



HAL
open science

Identités culturelles à Salima. Quelques pistes méthodologiques pour les Journées "Réinventer l'espace public" de Salima

Michael F. Davie

► To cite this version:

Michael F. Davie. Identités culturelles à Salima. Quelques pistes méthodologiques pour les Journées "Réinventer l'espace public" de Salima. Patrimoine sans frontières. Réinventer l'espace public, Aug 2002, Salima, Liban. hal-01089689

HAL Id: hal-01089689

<https://hal.science/hal-01089689>

Submitted on 2 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Identités culturelles à Salima

Quelques pistes méthodologiques pour les Journées "Réinventer l'espace public" de Salima

Michael F. DAVIE*

Avant de procéder à l'exploration de pistes concernant les identités culturelles d'un lieu précis, Salima, il sera utile de rappeler quelques définitions. Cela permettra d'éviter les dérives sémantiques habituelles, à la source de bien de confusions et de digressions méthodologiques.

La culture est avant la *conséquence* de l'identité collective, et non pas, comme il a été affirmé à la fin du XIXe siècle, une sorte de "supra-organisme" qui déterminerait la vie et le comportement des personnes. La culture n'est pas à l'origine des comportements, mais bien son produit. La culture est donc une production historique, qui connaît des évolutions, des transformations et des mutations. Il s'en suit que de nouvelles cultures peuvent naître de certains rapports sociaux suite à des interactions collectives ou individuelles. Tout changement dans les rapports sociaux (politiques, économiques, etc.) entraîne donc des changements de culture. Il des y a des cultures urbaines particulières, des cultures de banlieues, des cultures de groupes ou de clans (les rappers, les surfeurs, les jeunes cadres dynamiques, etc.), tout comme chaque individu peut avoir "sa" culture. Enfin, des cultures peuvent mourir.

Il s'en suit qu'aucune culture n'est figée, mais qu'elles sont toutes intrinsèquement plastiques. On en déduit donc qu'il n'y a pas de cultures hermétiques aux limites claires et fixes et l'acculturation et l'interculturalisation, voire la pluriculturalisation sont la norme. Les cultures l'interpénètrent, produisant des identités complexes et en continuelle mutation.

Après ce préambule théorique, se posent donc plusieurs questions centrales : y a-t-il une culture, et donc une identité culturelle, spécifiquement libanaise ? Si la réponse est positive, comment s'exprime-t-elle ? À une autre échelle, y a-t-il une identité particulière de, ou à, Salima ? Comment intégrer cette identité culturelle dans le projet de réinventions de l'espace public dans ce bourg ? Les espaces publics de Salima seraient-ils le lieu d'expression, ou du moins de rencontre, des différentes identités qui constituent celle, particulière, du village ? La forme spatiale de ces espaces publics serait-elle particulière par rapport à celles d'autres villages libanais ?

Pour tenter de répondre à ces questions, il convient de faire une sorte d'inventaire de ce que pourrait constituer l'identité libanaise. Plusieurs entrées sont possibles.

* Professeur (Géographie urbaine), Université François-Rabelais, Faculté de Droit, d'Économie et des Sciences sociales, BP 0607, 37206 Tours Cedex 3 Tours (France) et UMR 6592 du CNRS "Urbanisation dans le Monde arabe", Tours. E-mail : davie@univ-tours.fr

La référence à l'espace conduit à l'instrumentalisation du nationalisme. L'identité culturelle libanaise ne serait pas celle de la Syrie, ni celle de la Palestine, ni celle d'Israël. Tout ce qui est inclus dans la frontière du Liban serait donc spécifiquement "libanais", cette limite, quoique historiquement arbitraire, étant la matérialisation de la différence. Cette différence est régulièrement mise en avant, pour souligner des particularismes par rapport à des groupes pourtant géographiquement et culturellement proches. À titre d'exemple, certains penseurs affirment que le Liban serait différente, au plan culturel, parce que la République libanaise a des racines phéniciennes et les Libanais seraient donc les descendants des Phéniciens, que leur aptitude au commerce confirmerait. L'espace national actuel se confond donc, par le jeu du discours nationaliste, avec une réalité spatiale historique autrement plus complexe. La culture libanaise serait aussi l'héritière, sinon la continuatrice, d'une richesse née de l'invention de l'alphabet par les Phéniciens. Curieusement, ce même discours est repris en Syrie, puisque Ougarit, une ville phénicienne également, se trouve sur le territoire de la République syrienne actuelle...

Dans le même ordre d'idées, l'identité culturelle du Liban aurait été marquée par la chrétienté occidentale, à travers les croisades. Les Croisés auraient trouvé au "Liban" (le toponyme est évidemment anachronique) un accueil amical, et les échanges entre l'Orient et l'Occident auraient été facilités par les Libanais, qui auraient continué cette tradition de passeurs de cultures jusqu'à aujourd'hui. Cette tradition serait spécifique à un espace particulier, le Liban ; les autres États de la région n'auraient pas donc pas cette spécificité. Bien entendu, la dimension occidentale est ici privilégiée par rapport à la dimension orientale (Byzance, la route de la soie, etc.).

Le Liban aurait également secrété une culture différente du reste du Proche-Orient du fait de sa topographie. La montagne s'oppose à la platitude de l'intérieur ; la végétation au désert ; le vert à l'ocre ; le bédouin au sédentaire... "Pays de refuge" naturel et millénaire du fait de sa topographie, le Liban est *ipso facto*, affirme-t-on, différent, par sa culture des régions mitoyennes. Bien entendu, à une autre échelle, le Metn serait le support d'une culture différente de celle du Kesrouan ou du Chouf, de Beyrouth ou de la Béqaa.

L'histoire est également instrumentalisée pour démontrer une originalité culturelle. La culture libanaise est différente car son histoire a été différente, singulière ou particulière. Fakhr ed-Dine, Bachir II sont mis en scène pour "démontrer" que l'histoire du pays remonte loin dans le passé, et qu'elle est différente de celle du *Bilâd ech-Châm* ou de la Palestine. À d'autres échelles, les micro-histoires des communautés religieuses, des notables, des *zâïms*, des milices et miliciens sont mis en avant pour montrer ou démontrer que l'histoire, et donc la culture de telle ou de telle région, sont différentes. Se pose alors, bien entendu, la question des limites des micro-espaces affectés par des histoires particulières.

Une référence à des organisations sociétales différentes est aussi instrumentalisée pour avancer que la culture du Liban est différente de celle des voisins. La société libanaise n'est pas arabe, diront certains ; d'autres avanceront que la société maronite, rurale, est différente de celle des orthodoxes, urbains ; la société patriarcale libanaise n'existerait plus actuellement, contrairement à ce que l'on voit encore dans les pays voisins, etc. Les sociétés "chrétiennes" sont organisées différemment de celles des "musulmans", produisant une culture différente. Par un jeu d'échelles, cela conduit à démontrer que le Liban, par la somme de ses composantes, a une identité culturelle autre.

Enfin, des concepts sont également instrumentalisés pour cerner l'identité culturelle des Libanais. La modernité est un thème souvent utilisé : le Liban serait plus "moderne" que ses voisins, la preuve étant le niveau et la variété des produits de consommation occidentaux disponibles sur le marché et utilisés quotidiennement dans le pays. Une variante de ce discours est la référence à la francophonie, postulée comme porteuse de valeurs culturelles et démocratiques, qui démarquerait le Liban de ses voisins. Ce discours se greffe sur celui de l'occidentalisation.

Ce court panorama des différentes identités possibles ou affirmées permet de conclure qu'il n'y a donc pas de culture libanaise spécifique, figée, immuable, éternelle. La culture libanaise, chantée à satiété par Fayrouz à travers les opérettes mettant en scène le village, le clair de Lune se levant derrière la colline boisée, la culture et le folklore ruraux, ne sont le miroir d'aucune identité contemporaine. Les manuels scolaires du cycle primaire présentaient la culture libanaise comme incluse dans un monde rural, sinon faisant référence à une proximité réelle ou symbolique du monde du village. La réalité culturelle est toute autre.

Il reste que tout projet cherchant à réinventer des espaces publics devrait prendre en compte l'identité culturelle de ce lieu, afin de mettre en phase société et espace. Quelles seraient donc les caractéristiques de l'identité culturelle libanaise, ou, à une autre échelle, celle de Salima ? Les constituants de celle-ci sont nombreux.

Elle répond avant tout à l'appartenance légale à une nationalité. La culture libanaise est celle des Libanais de nationalité ; ceux qui ne le sont pas ne peuvent, dit-on, partager cette identité culturelle. La culture sera également l'expression de l'appartenance à des catégories sociales précises (les riches ou les pauvres) ou à des catégories d'instruction (illettrés, formation scolaire ou universitaire, etc.). Bien entendu, l'appartenance à une confession est un facteur à intégrer, comme l'est le statut de résident dans le pays ou pas (l'émigré de retour au Liban pour des vacances apporte une culture différente de celle existante sur place). Le fait d'être mobile ou non produit une culture particulière (la culture des personnes travaillant tous les jours à Beyrouth sera différente de celle des personnes restant sur place à Salima), tout comme le fait de posséder un téléphone mobile ou une parabole. La culture des célibataires est différente de celle des personnes mariées, comme l'est celle des réfugiés et des déplacés. La francophonie, l'anglophonie, l'arabophonie, l'hispanophonie ou la lusitanophonie façonnent des cultures individuelles différentes, comme l'appartenance à un parti politique. La culture des jeunes est différente de celle des personnes du troisième âge, etc.

Si nous admettons que cette grille complexe est opératoire à l'échelle de l'individu, l'identité culturelle d'un village sera toute aussi complexe. On peut certes réduire ou écraser cette complexité en optant pour une analyse statistique, si pratique pour des études préliminaires de l'aménagement du territoire. Mais quelle sera, alors la pertinence ou la valeur scientifique d'une telle analyse, sachant qu'elle ne reflète qu'une toute petite portion de la réalité ?

Cette démarche est d'autant plus dangereuse qu'on postule que la réinvention des espaces publics est un retour à une réalité d'antan, que la guerre a gommée. L'espace public a jadis existé ; il a été dénaturé ou détruit par la guerre ; il faut maintenant le réinventer. Cette réinvention s'appuie sur une prise en compte de "l'authentique", du "vrai", du "typique", porteurs de valeurs et d'appartenances "sûres" qui

permettront la stabilisation d'une société déboussolée, qui "a perdu son identité" par suite de la guerre ou du modernisme. On déplorera en vrac la perte du lien social, du patriotisme, de la culture "libanaise", de la fierté de la montagne. La réinvention postule le retour à un ordre social ; mais lequel, justement ?

Quelle serait donc l'identité culturelle de cette société libanaise d'aujourd'hui ? D'emblée, on peut affirmer que les jeunes ne dansent pas la *dabké*, mais bougent aux rythmes de la techno dans les boîtes branchées de Beyrouth. Les filles vont à la plage, fument en public, vont à l'université où elles rencontrent des garçons loin du contrôle paternel. Les couples se formeront sans tenir compte de la logique de proximité géographique ou confessionnelle d'antan ; ils mangeront des hamburger après avoir été au cinéma dans une voiture payée par l'oncle émigré au Golfe. Ils s'appelleront par portable et s'habilleront comme tous les jeunes du monde. Leurs parents vivent dans des appartements en ville, ont des emplois comme tout le monde, et visitent la famille restée au village une fois par semaine, pour siroter un café et parler de la famille élargie, de la situation du pays, ou demander un conseil financier au patriarche de la famille. La culture libanaise, en schématisant à l'extrême, est un peu de tout cela. Elle n'est certainement pas "libanaise", mais un mélange complexe d'occidental, d'arabe, de local et de mondial.

L'espace public réinventé devra donc intégrer cette réalité : il devra répondre aux attentes de cette population, locale ou libanaise, dont plus de 60% a moins de 25 ans. L'espace public "normal", tel que défini ou conçu en Occident, répondra-t-il à la demande de cette catégorie ? Répondra-t-il à la demande des moins jeunes, des vieux, des femmes, des enfants et des adolescents ? L'enjeu est de taille, d'autant plus que l'espace public réinventé devra également intégrer le fait que toute la population vieillit jour après jour, et qu'il devra également tenir compte des aspirations (encore inconnues) des générations montantes.

L'équation semble impossible à résoudre. Mais une échappatoire se présente : et si l'urbaniste, l'architecte, l'aménageur n'étaient pas les seuls experts pour proposer des espaces publics réinventés ? La société est, *in fine*, la seule appropriatrice des espaces nécessaires à son fonctionnement interne. C'est la société qui fixera les critères de la réinvention de ses propres espaces publics, et non "l'expert" libanais ou étranger.

23 août 2002